

Poème
Ecrits pour la pierre

Michel Van Schendel

Volume 2, numéro 5 (11), septembre–octobre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59776ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Van Schendel, M. (1960). Poème : écrits pour la pierre. *Liberté*, 2(5), 294–296.

Poème

ECRITS POUR LA PIERRE

Sur la caresse du roc et à flanc de mémoire
Sur le souvenir de ce pays
Tu nais et t'inventes une terre

C'est l'oiseau des forêts mangées par le temps
Et le poisson bleuté qui se changea en pierre
La mousse aïna ton corps et ton repos l'aima
Jusqu'au feu de tes mains grandies dans la parole de l'arbre

Et te voici couchée comme un brûlement d'arbre
Puis te voici debout dans la mémoire du ciel
Et tu es seule à perte de voix dans le pays cherché
Où à perte de toi un homme t'inventa

Le voici de mousse et de calcaire pour te mieux dédoubler
Et pour être ta bouche pierre fougère absence moisson
Toi rôdeuse de crainte au rêve de midi

Arbre à peau douce flûte modulant ce pays de tes mains
Un sein se cache sous la mousse
L'intelligence est dans la paume
Et la pierre construite adoube la bonté

Trombones corps aimants creusés sur la montagne
Sourciers d'eau rousse orant au bord des lèvres
La bouche a bu les feuilles et toute l'eau du monde

Comme paupière est l'acier pour le feu
L'arbre marche vers toi
Le corps épouse tout le vent
L'arbre grandit vers toi
La ville est respirable peau d'amour
Et te voici soumise à tes propres futaies

Le soleil est le fruit de tes mains tu es seule
 Tambour comme à midi dans le ciment d'été
 Tu es seule tu es seule et pour toi
 Les oiseaux de la nuit changent l'arbre en eau
 Les poissons chantent

Voici que les éléments de la ville et la vase ont pris la forme du sourire
 Voici que j'ai donné plus que l'eau ne peut tenir
 Il y aura cette source et ce feu pour monter à cent lieues
 Et bruit battant me perdre où la vase m'attend
 Voici cette clarté
 Et ce haut corps de toi que tu portes vers la nuit
 Etre doux et bondir à feu d'air!
 Je me tiens sur tes fonts je me perds à ta porte
 Et me voici de l'eau pour laver ta mort lente ô toi plus belle que toi

J'ai dormi d'une oreille et j'ai marché cent jours
 Tu t'appuyais à la croisée du vent
 La ville grandissait pour devenir mon eau
 En haut de la falaise le feu brûlerait le vent

Et le bras chante vers toi tous les poèmes d'Amérique
 Calcination douceur l'augure de l'arbre t'invente
 Tous les oiseaux sont morts dans la connaissance des feuilles
 Ce bruit d'eau qu'il fait sur le bois et cette porte pour toi
 Et cette haute pierre où tu t'asseois vitre du ciel
 Les feuilles mêmes sont tombées
 Il te reste la peau bleue de musique l'écorce
 Dans la divagation de l'homme ouvert à la mousse
 Où les oiseaux renaissent

La pierre
 Le songe la vague
 Qui hante la pierre au plus secret du vent
 Rien n'est offert tout n'est pas dit
 Le regard est proie pour l'ombre des gisants

Du plus profond j'ai ressaisi l'oiseau qui t'inaugure peuple du feu.
 Le long d'échelles de cendre,
 Les chevaux montaient par chants éteints.
 Toute lumière se tut.
 Berceuse, trombone, cuivre, sable

Sur ma ville inscrite en meurtrissures.
Au mouvement tu te perdis.
Les chevaux toujours mangeaient ce globe qui t'habite,
Par mille comètes buvaient une eau lisible.

Te voici corps en mémoire
L'astre descend à la première marche
Les chevaux s'isolent dans le ciel
L'astre fait nuée sans appel aux parois
Te voici revenue où rien ne t'attendait
Le feu te dénoue Impalpable ô toi

Michel van SCHENDEL